

L'imperturbabilité de Pascal Salin.

(texte écrit pour le livre *L'homme libre - Mélanges en l'honneur de Pascal Salin*)

Georges Lane

Centre de recherche en théorie économique J.B. Say

Université Paris Dauphine

Septembre 2005

Introduction.

Dans un texte de 1939¹, Friedrich Von Hayek (1899-1992) a expliqué ce qu'étaient la nature et l'historique du problème que connaissait toute économie socialiste. J'en retiendrai trois points de détail. D'abord, il y a résumé en un paragraphe qu'il a intitulé la "décadence de la science économique" (Hayek, 1939b, pp.18-21), un texte sur la "tendance de la pensée économique" qu'il avait écrit en 1933. Selon Hayek, la décadence remonte à la moitié du XIX^e siècle et, pour étayer le bref résumé, il n'hésite pas à faire valoir "l'écroulement du système classique" (Hayek, 1939b, p.18) qui conduira à une "éclipse temporaire de l'analyse économique" (*ibid.* p.19) et surtout à la naissance de la soi-disant "école économique historique" (*ibid.*)², laquelle mènera à l'épanouissement de l'"école socialiste" (*ibid.*).

Ensuite, il y a insisté sur le livre que Ludwig Von Mises (1881-1973) avait écrit quelques années auparavant³ où celui-ci

"[...] avait occasionnellement employé une affirmation quelque peu vague suivant laquelle le socialisme était impossible alors qu'il voulait dire que le socialisme rendait tout calcul économique impossible" (*ibid.*, p.45).

Enfin Hayek y a fait part de son regret que

"... le degré auquel le grand public se rendait compte des problèmes économiques et les comprenait [au milieu du XIX^e siècle] était certainement plus élevé qu'aujourd'hui" (*ibid.*, p.18).

Dix années plus tard⁴, il proposera d'ailleurs une réflexion sur les raisons pour lesquelles ceux qu'il dénommera les "intellectuels" et qu'il considèrera former l'opinion du grand public, sont enclins au socialisme plutôt qu'au libéralisme. Il en déduira que :

" La leçon principale que le *vrai libéral* doit apprendre du succès des socialistes est que c'est leur *courage d'être utopique* qui leur a apporté le *soutien des intellectuels* et donc une influence sur l'opinion publique qui rend tous les jours possible ce qui semblait encore récemment tout à fait lointain." (Hayek, 1949)

Je résumerai, pour ma part, son propos avec certains de ses mots mêmes en avançant que, dans un contexte où la liberté semble un fait acquis pour chacun, les socialistes font rêver alors que les libéraux ne le font plus comme c'était le cas au XIX^e siècle.

Mais nous ne sommes plus dans la décennie 1930, ni même en 1949, et force est de reconnaître qu'il y a aujourd'hui dans le monde une bonne dose de rêve libéral. Elle a pris forme avec la liberté qu'à partir de 1989, un grand nombre de peuples sont parvenus à retrouver progressivement en s'affranchissant du joug socialo-communiste et qui a fait apparaître que le socialisme était effectivement impossible comme l'avait prédit Mises - mais sans donner une date précise pour l'issue factuelle -. L'année 1989 a en effet ouvert l'étape ultime de la disparition de l'U.R.S.S. dont le premier indicateur avait été le refus par ses dirigeants communistes de s'opposer cette année-là par la force armée à la destruction du "mur de Berlin", marque d'un soulèvement populaire, contrairement à ce qu'ils avaient décidés dans les étapes antérieures successives face aux soulèvements

¹ Année de naissance de Pascal Salin.

² Dans l'article de 1933, il a analysé en détail la question du pourquoi l'École historique était parvenue alors à supplanter la "vieille économie politique".

³ *Le socialisme* en 1922 (1^{ère} édition) puis 1932 (2^{ème} éd.), enfin 1938.

⁴ Alors que Mises publie *Human Action*.

respectivement à Berlin et à Budapest dans la décennie 1950, puis à Prague dans la décennie 1960 et encore en Pologne dans la décennie 1970.

A priori sans substitut aujourd'hui, la dose de rêve libéral paraît devoir le rester tant que celle que pourraient délivrer aux oubliés, à l'occasion, les socialistes impénitents restera emmêlée dans le cauchemar des destructions et des crimes vécus dont leur idéologie fut le point de départ, le cadre et la garantie un temps.

Si nous ne sommes plus dans les années 1939 ou 1949 et si le monde ne rêve plus du socialisme, je ne suis pas Hayek. Malgré cela, je n'hésite pas à avancer qu'il n'y a plus "décadence de la science économique" mais "ascension" de celle-ci, une ascension à quoi Hayek a apporté des contributions au point que l'une d'elles⁵ fut sanctionnée en 1974 par le jury du Prix Nobel d'économie et lui valut de se voir conférer le Prix cette année-là⁶.

Mais qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, la science économique comprend à ce jour de nombreuses Ecoles de pensée et de nombreux domaines. L'ascension à quoi je fais référence concerne l'Ecole de Mises et Hayek que les historiens de la pensée dénomment "autrichienne"⁷. En quoi l'"ascension" a-t-elle consisté ? Schématiquement et selon Karen I. Vaughn (2000):

"Twenty-five years ago, there would have been little doubt among economists that Austrian school was a closed chapter in the history of economics. [...] Today, Austrian economics, or rather various strands of Austrian ideas, are flourishing as never before. Austrian concerns such as imperfect information, expectations, time and market co-ordination are now part and parcel of modern economics, albeit in mathematical dress" (Vaughn, 2000, p.40).

Autre élément attestant de l'ascension, l'Ecole autrichienne permet de comprendre ce qui s'est produit dans le monde dans la période récente après que Mises l'eut prévu dès la décennie 1920.

Je n'appliquerai pas le mot "ascension" aux Ecoles non autrichiennes⁸, même regroupées, comme elles le sont désormais de plus en plus, sous la dénomination "consensus"⁹. Est-ce à sous-entendre que celles-ci sont toujours en décadence ? Il faut reconnaître, d'une part, que les faits que je viens de rappeler ont totalement échappé à leur logique¹⁰, ce qui n'encourage guère à leur faire confiance. Et cela est d'autant moins encourageant que leurs membres continuent à mettre sur le même plan méthodologique des considérations antagonistes comme, par exemple, les "prix du marché libre" et des "prix fixés par le planificateur" ou supposés "exogènes".

D'autre part, il ne faut pas rester sourd à ceux pour qui il y a, pour le moins, une certaine confusion. En a rendu compte, par exemple, Collander (2000a) ou (2000b) qui n'a pu que constater que l'"économie néoclassique", une des écoles de pensée du consensus, "avait vécu" (Collander, 2000a, p.125) après que l'"économie keynésienne", autre école, eut laissé la place à la "nouvelle macroéconomie classique" dans la décennie 1980 (*ibid.* pp.126-7). Pour sa part, Solow, Prix Nobel d'économie 1987, en est arrivé en 1997 à définir la "science économique de la décennie 1990", sous-entendu "celle du consensus", comme

⁵ Sa contribution au développement de la théorie conjoncturelle.

⁶ Un Prix partagé avec Gunnar Myrdal "for their pioneering work in the theory of money and economic fluctuations and for their penetrating analysis of the interdependence of economic, social and institutional phenomena". Il reste que le Nobel en économie n'avait été institué qu'en 1969 et que Mises était mort en 1973.

⁷ En particulier sur la base d'un texte intitulé "The Austrian Economists." qu'en 1891 donna Eugen von Böhm-Bawerk à l'American Academy of Political and Social Science "to summarize the theoretical insights and practical implications of the Austrian School of Economics for an English language audience largely ignorant of these developments in modern political economy".

⁸ J'entends par Ecoles non autrichiennes les économistes néoclassiques, keynésiens, ou monétaristes qui s'intéressent à l'équilibre économique général, à la macroéconomie et à la politique économique. Je n'y inclue pas les divers courants de l'école marxiste. Je laisse ainsi de côté les écoles de théorie financière dont la contribution à l'ascension de la science économique est prodigieuse.

⁹ Soit dit en passant, et étant donnée cette comparaison, le "consensus" a trois grandes caractéristiques. Il considère négligeable les divers courants de l'école autrichienne qu'il voit un peu comme un sous domaine qu'il critique quand il daigne y prêter attention. Il influence, seul, les hommes de l'Etat et leur politique économique. Il continue à comparer une situation où les prix varient librement et une situation où ils sont fixés (dans le pire des cas, on ne sait pas par qui).

¹⁰ Ainsi que d'autres plus anciens comme, par exemple, de 1968 à 1971, l'abandon progressif – par les pays membres – des règles du système monétaire international convenu en 1944 à Bretton Woods.

"a collection of analytical tools to be applied quite directly to observable situations" (Solow, 1997, p.41), tout en considérant que

"These days macroeconomics has become more respectable than it used to be." (Solow, 2000, p.151). Tout cela n'est donc guère convaincant et l'est d'autant moins que des théoriciens de la macroéconomie internationale (par exemple, Obstfeld et Rogoff, 2000) stigmatisent aujourd'hui que leur domaine d'études soulève des énigmes.

Etant donnés les penchants des intellectuels - au sens hayékien du mot - à privilégier le "consensus" et leur incapacité - compréhensible - à réduire leur ignorance économique, à mettre à jour leurs connaissances économiques¹¹, il faut admettre que, de leurs propos, ne peut transparaître qu'une ignorance certaine de la science économique.

Il s'ensuit surtout que, dans le meilleur des cas, le commun des mortels qui les écoutent, peu averti de la science économique, est privé, en grande partie, des moyens de comprendre "ce qui arrive dans l'économie". Dans le pire, les hérauts lui insufflent le sentiment que l'économie n'est pas une science, qu'elle n'a pas de loi, après l'avoir prévenu que ce qui arrivera ne pourra que lui être néfaste s'il ne leur fait pas confiance¹².

Cette ignorance de la science économique, en définitive entretenue, est regrettable aujourd'hui comme elle pouvait l'être hier quand Mises ou Hayek la dénonçaient et s'élevaient contre¹³. Mais elle l'est davantage encore dès qu'on n'ignore pas l'ascension de la science économique sous leur impulsion.

Tout cela ne saurait cacher qu'en France, même si c'est apparemment moins courant qu'ailleurs¹⁴, périodiquement, il y a eu des économistes qui ont tout autant relevé le gant. Il y a eu, contemporain de Mises et Hayek, Jacques Rueff à partir de la décennie 1920 ; il y a, aujourd'hui, Pascal Salin, depuis au moins la décennie 1970. Je cite les deux noms en raison de considérations personnelles : si je n'ai pas eu Jacques Rueff (1896-1978) pour professeur, j'ai eu l'heur de l'assister dans la décennie 1970 et, entre autres, dans un travail qui a débouché sur un texte au titre oh combien éloigné du futur consensus, "La fin de l'ère keynésienne"¹⁵, qui complétait et confirmait d'autres écrits antérieurs de son cru dans le même sens¹⁶. En revanche, j'ai eu Pascal Salin¹⁷ pour professeur et conserve l'honneur et le plaisir de l'assister, aujourd'hui encore, de temps à autre.

Dans les lignes qui suivent, je me propose de montrer que le professeur Salin a fait preuve d'une imperturbable opposition à l'ignorance de la science économique entretenue en France qui s'est exercée à la fois dans le domaine théorique (2^e section) et dans le domaine méthodologique (3^e section). Mais, dans une 1^{ère} section, je tiens à donner trois indices de l'ère du temps française où celle-ci a cheminé.

1. Trois indices de l'ère du temps française.

Voici un premier indice que nous donne en 1970 Michel Robine. A propos d'un livre que Pascal Salin venait d'écrire en collaboration avec Marc Giboin et Jean-Dominique Lafay, Robine, qui n'est certes pas ami des auteurs, écrit dans la *Revue Economique* à propos du livre:

¹¹ Ce qui parfois ne leur servirait à rien en raison de la cécité, de la confusion ou des énigmes précédentes.

¹² Et je pourrais le montrer si la taille de ce texte n'était pas limitée.

¹³ Par exemple, Hayek (1939c).

¹⁴ On peut s'interroger sur les raisons de ce fait : cf. par exemple Alain Wolfesperger (1977).

¹⁵ Jacques Rueff avait écrit ce texte pour une réunion de la Société du Mont Pèlerin dont Pascal Salin a été président récemment.

¹⁶ Comme par exemple, dès 1947, "Les erreurs de la Théorie Générale de lord Keynes.

¹⁷ Je tiens à souligner en passant qu'en collaboration avec François Bourricaud, Pascal Salin a écrit en 1988 un livre intitulé *Présence de Jacques Rueff*.

"Les épreuves étaient encore sous presse que la dévaluation d'août 1969 donnait raison aux auteurs. [...] Appuyé sur une analyse théorique résolument moderne, cet ouvrage [...] n'épargne aucun courant d'opinion, et relève les erreurs des dirigeants de tous bords car tous ont rivalisé d'incohérence ou de démagogie, et refusé les analyses scientifiques. [...] Un tel livre appelle toujours des réserves [...] Peu importe. Au moment où ils écrivaient, les auteurs eurent le courage d'être impopulaires et compétents. Ce sont deux raisons de les estimer" (Robine, 1970, pp.1024-25).

Je tirerai le deuxième indice de mon expérience d'étudiant de Pascal Salin. Alors que je travaillais sur les articles les plus récents de la théorie monétariste, entre autres, de Milton Friedman ou de Robert Mundell, me familiarisais avec les modèles macroéconomiques appliquées en général et m'intéressais surtout au "modèle de la Banque fédérale de Réserve de Saint Louis"¹⁸, certains de mes amis qui menaient des études de sciences économiques ailleurs qu'à l'Université Paris IX Dauphine, voire à l'E.N.A., étaient englués dans des enseignements néo keynésiens ou marxistes. Par exemple, la notion de "zone monétaire optimum" de Mundell et sa théorie n'avait aucun secret pour moi, mais au milieu d'eux, j'étais bien seul car ils n'en entendaient jamais parler. Rétrospectivement, certains diront que cela a été "tant mieux" pour eux, d'autres "tant pis". Je laisse la question ouverte étant données toutes les bêtises que j'ai pu lire et entendre dire dans la période qui a précédé la création de l'euro et depuis qu'il existe.

Troisième et dernier indice de l'ère du temps française, l'attitude de certains "chers collègues" à l'égard de Pascal Salin. J'eus l'occasion de constater, à la même époque, à diverses reprises, que Pascal Salin était en butte à des attaques de "chers collègues", qu'ils fussent politiquement de "gauche" ou de "droite", cachée ou affichée. Les thèses de l'"Ecole de Chicago", s'il faut les appeler par leur nom médiatique, qu'il enseignait étaient abhorrées et on le lui faisait savoir ou supporter à l'occasion. Mais soyons exacts: rétrospectivement, la démarche ne plongeait pas ses racines dans une spécificité française de l'époque. Elle était aussi suivie, ailleurs, aux Etats-Unis par exemple. J'en veux pour seule preuve un propos de William Poole (2002), à l'occasion d'un hommage à Darryl R. Francis, ancien président et "chief executive officer" de la Banque de Réserve Fédérale de Saint Louis de 1966 à 1976:

"The Chicago view is mainstream economics to day, but it wasn't at that time. Darryl brought this analysis into the Federal Reserve System."(Poole, 2002, p.1)

En d'autres termes, Pascal Salin était en avance sur le temps de ce qui deviendra le consensus et les collègues en question le lui reprochaient.

Mais – et, cher lecteur, je vous demande de me passer l'expression -, "Pascal Salin a alors enclenché la vitesse supérieure". Je me souviendrai toujours d'une conversation téléphonique de 1977 ou 78, où il me glissa à l'oreille : "j'ai enfin compris ce qu'est la science économique". Il revenait des Etats-Unis et y avait débattu avec Hayek qui avait publié en 1976 *Denationalisation of Money*¹⁹. Dans la foulée, il écrira un livret intitulé *L'unité monétaire au profit de qui?* à quoi Hayek donnera une préface²⁰. "C'est quoi la "vitesse supérieure" ?" vous demandez-vous vraisemblablement: tout simplement l'Ecole de pensée économique dite "autrichienne".

2. L'opposition théorique.

¹⁸ On remarquera en passant qu'à la différence des modèles à la mode à l'époque, et pour ne pas parler des modèles de l'INSEE (Zogol, Deca, ou autre Fifi) ou de la direction de la prévision en France, le modèle de Saint Louis, modèle monétariste, était "réduit" à une relation et non pas "structurel". Il était supposé permettre d'expliquer l'évolution à court terme du revenu national des Etats-Unis sur la base des évolutions respectives de la masse monétaire et des dépenses budgétaires. Il visait aussi à prévoir l'évolution du revenu national.

¹⁹ Hayek écrira en 1978 une seconde édition, étendue

²⁰ A quoi j'aurai l'honneur de juxtaposer sa traduction en français.

L'opposition de Pascal Salin à l'ignorance de la science économique est donc passée par l'acclimatation de la théorie monétariste dans l'Université de France. Il est exclu de résumer en quelques lignes comment la théorie monétariste a ébranlé dans les décennies 1950-1960 la théorie macroéconomique en place, jusqu'alors keynésienne.

Néanmoins il est possible de présenter brièvement les principales démarcations qui ont suscité l'opposition, puis d'en schématiser quelques tenants et aboutissants remarquables.

2.1. Les démarcations principales de la théorie monétariste.

2.1.1. L'hypothèse du revenu permanent.

Une opposition fondamentale entre la théorie monétariste et la théorie keynésienne se trouve dans le concept de "fonction de consommation macroéconomique". Selon Keynes, "l'état d'esprit de la communauté est tel que le revenu réel global croît, la consommation globale augmente, mais non du même montant que le revenu" (Keynes, 1969, p.49). A cette "loi psychologique"²¹ hypothétique que, d'une certaine façon, il sort de son "chapeau de magicien"²², les monétaristes préfèrent une relation entre la consommation et le revenu qu'ils ont établie statistiquement et expliquent par la théorie (en particulier Friedman, 1957). A une définition instantanée, en termes marginaux, de la loi, ils opposent donc une définition entre grandeurs "permanentes" (cf. Pilisi, D. *et alii* (1965) et, en particulier, la contribution de Pascal Salin).

Conséquence: la propension marginale à consommer keynésienne varie décroît avec le revenu, la monétariste "explicative" ne varie pas avec le revenu "explicatif" qu'est le revenu permanent.

2.1.2. La demande de monnaie et sa loi.

Autre opposition fondamentale entre les deux théories, le concept de demande de monnaie. John Maynard Keynes fait intervenir plusieurs "motifs psychologiques" pour expliquer la détention de monnaie dans une économie alors que les monétaristes déduisent l'explication de la demande de monnaie d'hypothèses microéconomiques sur la gestion du patrimoine par l'individu et de la méthode microéconomique habituelle (en particulier, Milton Friedman, 1956). La demande de monnaie des keynésiens fait référence à une détention d'encaisses nominales, celle des monétaristes est une demande d'encaisses réelles, i.e. de pouvoir d'achat détenu sous forme de monnaie.

Conséquence: il est difficile de dire que, dans la théorie keynésienne, la détention de monnaie suit une loi macroéconomique hypothétique alors que, pour les monétaristes, il y a une loi de demande de monnaie macroéconomique, relation stable expliquée entre la demande de monnaie et les variables explicatives (principalement revenu permanent et taux de rentabilité attendus respectivement des diverses formes de patrimoine).

2.1.3. Les "anticipations inflationnistes".

Curieusement absentes de l'explication de la détention de monnaie keynésienne²³, les anticipations inflationnistes²⁴ sont une variable explicative au coeur de la fonction de demande de monnaie monétariste.

²¹ Selon Keynes: "La loi psychologique fondamentale sur laquelle nous pouvons nous appuyer en toute sécurité, à la fois a priori en raison de notre connaissance de la nature humaine et a posteriori en raison des renseignements détaillés de l'expérience" (Keynes, 1969 p.113)

²² Cf. Rueff (1976)

²³ Nous disons "curieusement" car Keynes attachait beaucoup d'importance au rôle des anticipations des individus dans l'explication de leurs décisions économiques (cf. ci-dessous)

²⁴ Par anticipations inflationnistes, il faut entendre les variations du niveau général des prix, i.e. du pouvoir d'achat de la monnaie, attendues avec incertitude par les détenteurs de monnaie, par la demande de monnaie.

Conséquence: dans la théorie monétariste, toutes choses égales par ailleurs, une variation des anticipations inflationnistes dans un sens provoque une variation de la demande de monnaie de sens contraire

2.1.4. La stabilité du niveau général des prix, objectif de la politique monétaire.

Keynésiens et monétaristes sont d'accord sur l'hypothèse de l'offre de monnaie exogène et sur celle de l'indépendance de l'offre et de la demande de monnaie (de l'existence d'un marché de la monnaie). Néanmoins, les keynésiens expliquent qu'en certaines circonstances, la variation de l'offre de monnaie, i.e. la politique monétaire, a une influence sur la production et l'emploi et ainsi, les autorités monétaires ont un moyen de résorber le chômage ; dans d'autres, la politique monétaire est inefficace dans ce but et une autre politique doit être employée.

Les monétaristes sont plus nuancés car ils n'excluent pas de leurs hypothèses ni la variation du niveau général des prix ni les anticipations inflationnistes. Ainsi, ils admettent ou expliquent qu'à court terme, la politique monétaire a une influence sur la production et l'emploi, mais qu'au-delà du court terme, elle influence uniquement le niveau général des prix. Ils font surtout valoir que la politique monétaire a une influence sur les "anticipations inflationnistes". Pour cette raison, il faut que le banquier central s'engage à poursuivre l'objectif de la stabilité du niveau général des prix.

Conséquence: au regard du marché de la monnaie, la théorie keynésienne apparaît comme un cas très particulier de la théorie monétariste.

2.2. Quelques tenants et aboutissants de la théorie monétariste.

2.2.1. La place de Milton Friedman dans l'ascension de la théorie monétariste.

La théorie monétariste est le résultat d'un mouvement universitaire dont le point de départ se situe fin de la décennie 1940, début de la décennie 1950. Des professeurs du département d'économie de l'Université de Chicago, au nombre desquels Milton Friedman, ont développé une théorie macroéconomique qui a la particularité d'avoir attiré l'attention des intellectuels et de l'opinion, redonné des couleurs à la "tradition de Chicago" et fait parler de nouveau de l'"Ecole de Chicago"²⁵.

Si le rôle de Friedman semble avoir été déterminant dans le développement de la théorie, ses écrits poussent à y individualiser deux temps et aident à comprendre pourquoi finalement ses idées ont été mal interprétées par beaucoup.

Friedman a été le premier à montrer qu'on pouvait concilier l'hypothèse de la "loi psychologique" de Keynes et l'hypothèse du revenu permanent dans la période 1955-57 sur la base d'études de séries temporelles et de données sur les budgets des familles. Il suffit de faire référence aux grandeurs mesurées, consommation et revenu, et de distinguer dans chacune une composante permanente et une composante transitoire (Friedman, 1957).

Plus de dix ans plus tard (1970), dans un article du *Journal of Political Economy*, Friedman n'a pas hésité à comparer schématiquement le cadre keynésien et le cadre monétariste de l'analyse monétaire. La grande différence qu'il fait ressortir tient au niveau général des prix qu'il juge donné dans le keynésien et au niveau de production de plein emploi que, lui, se donne dans le monétariste.

Force est de reconnaître que sa démarche a contribué à homogénéiser la théorie keynésienne et la théorie de l'Ecole de Chicago et ouvra ainsi la porte à un futur "consensus macroéconomique".

2.2.2. La théorie monétariste et l'Université française.

²⁵ Bien évidemment, cela ne s'est pas fait sans grandes tensions comme l'a révélé, par exemple, Patinkin dans un ouvrage (1981) car certains considéraient qu'il déformait la tradition (cf. Lane, 1984).

Malgré tout cela, dans la décennie 1960, la théorie monétariste n'était pas ou presque pas entrée dans l'enseignement universitaire de sciences économiques en France.

Étaient enseignées non seulement la "théorie néoclassique", i.e. la théorie de l'équilibre économique général présentée sous une forme soit walrassienne soit parétienne soit "mathématique moderne", mais encore la théorie keynésienne et la "théorie des marxistes", les unes et les autres étant plus ou moins sans relation.

Et Pascal Salin, en compagnie de son ami, le professeur Emil-Maria Claassen, va se faire fort de faire connaître la théorie monétariste à l'Université Paris IX Dauphine et de montrer comment elle palliait à des erreurs ou à des déficiences de la théorie keynésienne en vogue.

Le fait est que, face à cette démarche, une certaine intelligentsia universitaire va, sinon empêcher l'enseignement, du moins tenter d'y mettre des bâtons dans les roues.

On comprendra sans peine la tentative. La théorie monétariste remettait en question le bien fondé des politiques économiques prétendument déduites de la théorie de Keynes et des keynésiens. En particulier, selon qu'on était keynésien ou monétariste, on pouvait ne pas rêver pas de la même politique économique. Plus grave peut-être, le monétariste s'immisçait ainsi dans le débat fermé bien rôdé entre keynésiens, néoclassiques ou marxistes, l'ouvrait pour l'empêcher de tourner en rond et le mettre en porte-à-faux. Je n'insiste pas, le nombre des mots du présent texte est limité...

2.2.3. *L'évolution de la macroéconomie.*

Rétrospectivement, on peut dire qu'ayant reconnu quelques années plus tard les insuffisances, les erreurs et les déficiences dénoncées, les keynésiens n'ont pu que chercher à faire évoluer leur théorie macroéconomique: en sont résultés des keynésianismes de plusieurs générations successives.

Mais il en a été de même des néoclassiques dans le domaine de la théorie de l'équilibre économique général²⁶.

Et tout cela s'est répercuté sur les monétaristes qui eux aussi ont du revoir certains de leurs développements²⁷.

Bref, on est parvenu, selon les uns, au consensus de la décennie 1990 et, selon les autres, au point de confusion - l'un et l'autre signalés en introduction - où se trouve aujourd'hui l'École de pensée économique non autrichienne.

3. L'opposition méthodologique.

Pascal Salin s'est véritablement opposé à l'ignorance de la science économique entretenue en France quand il a sauté de la théorie monétariste à l'École autrichienne. Comment expliquer ce saut si tant est d'ailleurs qu'il ne s'agisse pas d'une illusion de l'observateur que je suis? Seul, il est en mesure de répondre à cette question. Mais je présage de la réponse et ose la soumettre pour avoir suivi, un peu à son exemple, un itinéraire que j'estime voisin²⁸.

²⁶ Pour ne pas parler des marxistes.

²⁷ Cf. par exemple, Hafer et Wheelock (2001). Le dernier en date semble être, dans la décennie 1990, l'introduction de la règle de Taylor:

" One of the fortuitous events that led to today's era of cooperation between central bank and academic economists was the publication of a 1993 paper by John Taylor—the one in which he explicitly proposed the now famous Taylor rule. By writing his rule in terms of the instrument actually used by central banks and expressing his formula with brilliant simplicity, Taylor made the concept of a monetary rule more palatable to central bankers—especially as he showed that recent U.S. experience had in fact conformed to his formula rather closely. Simultaneously, the step was attractive to academics because it enabled them both to simplify their analysis, by discarding money demand functions, and also to be more realistic. (McCallum, 1999, p.7)

²⁸ Au livre d'Edgar Faure intitulé *La disgrâce de Turgot*, en 1961, Rueff a donné une préface qu'il intitula "Turgot éclairé par Edgar Faure ou Edgar Faure éclairé par Turgot". J'accepte, toutes prétentions mises à part, le reproche "Pascal Salin éclairé par Georges Lane ou ...". J'espère seulement ne pas m'être égaré...

3.1. Une querelle de clochers apparente.

Etant donnée la rumeur tenace, qu'il me soit permis de mettre en garde auparavant ceux qui seraient tentés de répondre que le "saut" n'est qu'une illusion de mes sens abusés au prétexte qu'un fond commun évident existerait entre l'Ecole de Chicago et l'Ecole autrichienne, à savoir le "marché libre". Autrement dit d'après ces sirènes, il y aurait eu seulement "passage" car, au fond, il n'y aurait qu'une querelle de clochers entre les deux Ecoles: loin de vouloir, comme le supposent les monétaristes, qu'il y ait une offre de monnaie exogène ou une règle monétaire – une règle d'offre de monnaie à suivre par le banquier central -, les "autrichiens" font valoir que la monnaie ne devrait pas échapper à la discipline du processus de marché, à la concurrence.

Et on renforce l'impression de querelle de clochers ou, au moins, on l'oriente aisément, en prenant comme boussole les travaux de Friedman²⁹ qui, comme le souligne Murray Rothbard (1926-95), personnifie pour beaucoup la symbiose de l'Ecole de Chicago et de l'économie du marché libre.

"Mention "free-market economics" to a member of the lay public and chances are that if he has heard the term at all, he identifies it completely with the name Milton Friedman. For several years, Professor Friedman has won continuing honors from the press and the profession alike, and a school of Friedmanites and "monetarists" has arisen in seeming challenge to the Keynesian orthodoxy." (Rothbard, 2002, p.37)

Bref, tout cela contribue à faire croire qu'il est logique de passer de la théorie monétariste à l'Ecole autrichienne, voire d'hésiter entre l'une et l'autre à certains instants pour s'adonner aux joies du développement de tantôt l'une tantôt l'autre.

3.2. L'Ecole autrichienne et la théorie monétariste font deux.

En vérité, l'Ecole autrichienne est très différente de la théorie monétariste et on ne saurait hésiter entre l'une et l'autre sauf à refuser l'évidence, à ignorer la praxéologie ou à se laisser bercer par une certaine ignorance.

3.2.1. L'évidence que la banque centrale, monopole privilégié, et le marché libre sont antinomiques.

Force est de souligner qu'à aucun moment, la théorie monétariste ne remet en question la réalité sous-jacente à l'hypothèse de l'offre de monnaie exogène: à savoir le monopole privilégié qu'a conféré, un beau jour dans le passé, le législateur à la banque centrale, et qui lui permet de régner sur les banques dites "de second rang", de mener une politique monétaire sur son territoire d'autorité. En d'autres termes, les monétaristes admettent implicitement le bien fondé du monopole monétaire et élabore à partir de lui une politique du même nom.

Mais en quoi la banque centrale privilégiée est-elle une organisation du marché libre? En quoi est-elle simplement compatible avec le principe de celui-ci, de la concurrence? Une seule réponse logique: le principe de la banque centrale, en situation de monopole privilégié, nie le marché libre de la monnaie car il est la négation de la concurrence. Par conséquent, comme c'est le cas le plus souvent, la rumeur est donc fausse.

D'ailleurs, Rothbard l'avait indirectement dénoncée en des termes sévères dès 1971 quand il avait fait remarquer qu'en matière monétaire, Friedman n'était pas le défenseur du marché libre qu'elle voulait bien colporter :

"[...] we find Friedman calling for absolute control by the State over the supply of money—a crucial part of the market economy. Whenever the government has, fitfully and almost by accident, stopped increasing the money supply (as Nixon did for several months in the latter half of 1969), Milton Friedman has been there to raise the banner of inflation once again." (Rothbard, 2002, p.53)

Et il avait enfoncé le coin en avançant que son attitude se retrouvait dans des domaines économiques autres:

²⁹ En particulier ceux sur quoi j'ai insisté ci-dessus.

"Even in the micro sphere, Friedman's theoretical concessions to the egregious ideal of "perfect competition" would permit a great deal of governmental trust-busting, and his *neighborhood*-effect concession to a government intervention could permit a virtual totalitarian state, even though Friedman illogically confines its application to a few areas. But even here, Friedman uses this argument to justify the State's provision of mass education to everyone.

But it is in the macro sphere, unwisely hived off from the micro by economists who remain after sixty years ignorant of Ludwig von Mises's achievement in integrating them, it is here that Friedman's influence has been at its most baleful. For we find Friedman bearing heavy responsibility both for the withholding tax system and for the disastrous guaranteed annual income looming on the horizon. [...]

And wherever we turn, we find Milton Friedman, proposing not measures on behalf of liberty, not programs to whittle away the Leviathan State, but measures to make the power of that State more efficient, and hence, at bottom, more terrible." (*ibid.*)

Pour toutes ces raisons, Rothbard n'avait pas hésité à conclure:

"It is high time to identify Milton Friedman for what he really is. It is high time to call a spade a spade, and a statist a statist." (*ibid.*)

Bref, contrairement à ce que certains croient ou veulent faire croire, Friedman – plus généralement, l'"Ecole de Chicago" ou les "Chicago Boys" – et *a fortiori* le "consensus macroéconomique" actuel n'ont pas pour fond le marché libre comme c'est le cas de l'Ecole autrichienne.

Dans ces conditions, ce n'est donc pas une illusion, mais une simple observation que de soutenir que Pascal Salin a sauté de la théorie monétariste à l'Ecole autrichienne. Le saut est d'autant plus réel qu'à cette différence de fond se juxtaposent deux autres grandes différences qui font qu'on passe véritablement à la "vitesse supérieure" quand on abandonne la perspective monétariste pour adopter l'autrichienne.

3.2.2. La praxéologie, tradition française ignorée.

La première de ces deux grandes différences tient aux principes de l'Ecole autrichienne. En effet, ces derniers permettent d'éloigner les barrières du domaine où soit l'analogie avec les sciences physiques soit l'emploi des mathématiques, si cher à tant d'économistes non autrichiens, monétaristes ou non, contribue à enfermer la science économique. Avec ces principes, cette dernière acquiert un domaine beaucoup plus vaste, celui de la praxéologie³⁰, aux barrières reculées en fait à l'horizon temporel que choisit de se donner en toute liberté, par la pensée, pour mener des activités chaque être humain.

"The starting point of praxeology is not a choice of axioms and a decision about methods of procedure, but reflection about the essence of action." (Mises, 1966, II.3)

Ce qui importe d'abord à l'économiste "autrichien", ce ne sont pas les résultats des activités de "on ne sait trop qui", mais les activités de l'être humain, vous ou moi, et leurs causes.

Il convient de ne pas négliger de souligner, bien qu'en passant, qu'à part désigner un domaine scientifique, la praxéologie rend compte d'une tradition intellectuelle française que, par exemple, Rothbard fait remonter à Jean-Baptiste Say (1767-1832) et pour qui, en économie politique, il existe des axiomes généraux dont l'existence est certaine (Rothbard, 1991, pp. 60-61)³¹.

Avec ces axiomes généraux que prend en considération l'économiste "autrichien", ne sauraient rivaliser les hypothèses des monétaristes d'hier ou du "consensus macroéconomique" actuel qui sont souvent sorties, malgré les apparences, d'un chapeau de magicien ou "larguées d'un hélicoptère". Preuve générale - s'il en est besoin - qu'elles ne sauraient rivaliser: comme on l'a rappelé ci-dessus, leurs thuriféraires ont été amenés périodiquement à en abandonner certaines pour faire bonne mesure

³⁰ Beaucoup croient que le mot "praxéologie" est emprunté à ils ne savent quelle langue étrangère, alors que, comme l'a écrit Mises en note de bas de page dans *l'Action humaine* (en note de bas de page 3 édition anglaise), il s'agit tout simplement d'un mot de la langue française. Ce mot a été employé pour la première fois par Espinas (1890), qui le fera connaître davantage en 1897 par un livre qu'il intitulerait *Praxéologie*.

³¹ A cet égard, l'Ecole autrichienne est autant française qu'autrichienne. Elle est fondamentalement dans la tradition de la science économique française, de Jean Baptiste Say à Jacques Rueff en passant par Frédéric Bastiat (1801-1850) comme l'a souligné d'ailleurs Rothbard lui-même à diverses occasions.

face à l'explication de la réalité, et à leur en substituer d'autres choisies selon la même méthode - du chapeau ou de l'hélicoptère – ou bien à transposer certaines de la théorie autrichienne. Cela n'a jamais été le cas de l'Ecole autrichienne, tradition française et cohérente oblige.

3.2.3. *L'ignorance de l'être humain et la gestion de celle-là par les anticipations de celui-ci.*

L'ignorance de l'être humain, voilà la seconde autre grande différence qui existe entre l'Ecole autrichienne et la théorie monétariste désormais fusionnée avec d'autres théories pour former le consensus³². "Mais comment !- diront certains keynésiens - l'incertitude, la connaissance incertaine est au centre du maître ouvrage de Keynes (1936) qu'est *La théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* !. Il le souligne lui-même dans un article de 1937 où il revient sur la théorie de l'emploi qu'il y a développée l'année précédente pour mieux la faire comprendre:

'By 'uncertain knowledge, let me explain, I do not mean merely to distinguish what is known for certain from what is only probable. The game of roulette is not subject, in this sense, to uncertainty; nor is the prospect of a Victory bond being drawn. Or, again, the expectation of life is only slightly uncertain. Even the weather is only moderately uncertain. The sense in which I am using the term is that in which the prospect of European war is uncertain, or the price of copper and the rate of interest twenty years hence, or the obsolescence of a new invention, or the position of private wealth-owners in the social system in 1970. About these matters there is no scientific basis on which to form any calculable probability whatever. We simply do not know'. (Keynes, 1937, pp. 213-4).

"Bref - ajouteront-ils - la 'connaissance incertaine' de Keynes n'est autre que votre ignorance, l'incertitude radicale, non déterministe, de l'Ecole autrichienne !".

Certes, mais deux remarques s'imposent sur ce point fondamental.

a) *Ignorance limitée ou incertitude déterministe*

Malgré l'apparence, l'ignorance autrichienne et l'incertitude keynésienne font deux car, d'abord, et on l'a rappelé ci-dessus, l'une est le fait d'un être humain, vous ou moi, et l'autre celui de "on ne sait trop quel aggloméré", individuel ou collectif, représentatif ou non, etc.

Ensuite, l'une n'est jamais déterministe alors que l'autre le devient par astreinte, pour le calcul, comme l'explique Keynes lui-même:

"The calculus of probability, tho mention of it was kept in the background, was supposed to be capable of reducing uncertainty to the same calculable status as that of certain itself; just as in the Benthamite calculus of pains and pleasures or of advantage and disadvantage, by which the Benthamite philosophy assumed men to be influenced in their general ethical behaviour." (Keynes, 1937, pp.212-3)

"Nevertheless, the necessity for action and for decision compels us as practical men to do our best to overlook this awkward fact and to behave exactly as we should if we had behind us a good Benthamite calculation of a series of prospective advantages and disadvantages, each multiplied by its appropriate probability, waiting to be summed." (*ibid.*, p.214)

Et cette explication de Keynes semble offrir une raison pour laquelle, pendant longtemps, sont passés allègrement à côté de l'originalité qu'il avait introduite tous ses prosélytes, à commencer par ses contemporains, Sir John Hicks ou Alvin Hansen³³. En effet, quelle est, dans cette perspective, la limite de l'incertitude déterministe ? C'est la certitude. Et pour "'simplifier' – comme on dit - le raisonnement", on se placera donc dans ce cas limite³⁴.

Il convient de remarquer en passant que, pour leur part, les monétaristes ne sont guère plus diserts sur cette question de l'ignorance/incertitude.

³² Et qui met au premier plan la tradition française depuis au moins Bastiat: "Le point de départ de l'homme, c'est l'ignorance et l'inexpérience." (Bastiat, 1850, p.602)

³³ Et à suivre par tous les manuels de macroéconomie qui jusqu'à récemment ont repris *textu* les modèles "IS-LM" de Hicks ou de Hansen.

³⁴ D'ailleurs, numériquement, quelle différence y a-t-il entre une incertitude "mesurée" par l'espérance mathématique d'une variable aléatoire - dont on laisse dans l'ombre la variance, comme c'est l'habitude à l'époque - et la certitude "mesurée" par une variable certaine ? *A priori* aucune.

A l'opposé, les économistes de l'école autrichienne le sont. Selon eux, tout être humain ignore la réalité où il vit et dont il est un élément, il s'estime plus ou moins incertain sur tel ou tel aspects de cette réalité. Cette considération de bon sens est essentielle, elle donne lieu, chez Mises, à l'axiome "si l'être humain n'ignorait pas l'avenir, il n'agirait pas", i.e. en toutes lettres :

"The uncertainty of the future is already implied in the very notion of action. That man acts and that the future is uncertain are by no means two independent matters. They are only two different modes of establishing one thing.... If man knew the future, he would not have to choose and would not act. He would be like an automaton, reacting to stimuli without any will of his own. [...]. Every action refers to an unknown future. It is in this sense always a *risky speculation*" (Mises, 1966, VI.1)

Bien évidemment, tous les économistes autrichiens ne sont pas d'accord sur tel ou tel aspect de la définition de l'ignorance limitée de l'être humain³⁵. Il n'en reste pas moins que ce fait de son ignorance limitée sur l'avenir a la conséquence indiscutable qu'il ne peut qu'être différent de tout autre.

Seconde conséquence, son ignorance ne saurait être comparée *a priori* à celle d'un semblable par qui que ce soit, fût-il homme de l'Etat ou autre. Le fait de l'ignorance limitée de l'être humain est en opposition avec les développements keynésiens ou néoclassiques que sont l'hypothèse de l'"asymétrie de l'information" ou celles à la base des jeux qu'en déduisent des économistes non autrichiens et qui font intervenir espérances mathématiques et variances de variables aléatoires. Et ces hypothèses amènent à des résultats en opposition avec la réalité – ce qui est une preuve de leur non réalité - et des économistes non autrichiens se trouvent acculés un jour ou l'autre dans leur raisonnement et cherchent une porte de sortie. Quelle porte prennent-ils ? Dans le meilleur des cas, ils remettent en question l'hypothèse de l'incertitude déterministe pour s'intéresser à celle de l'incertitude non déterministe (cf. par exemple Jeleva, 2000)

b) La gestion de l'ignorance limitée de l'être humain par les espérances morales de celui-ci.

De même que, pendant un temps, les prosélytes de Keynes sont passés à côté de la richesse théorique qu'apportait l'hypothèse de l'incertitude, même déterministe, de même, ils sont passés allègrement à côté d'une des conséquences logiques essentielles qu'il avait tiré de l'incertitude, à savoir l'importance explicative théorique qu'il fallait accorder aux "espérances morales"³⁶ que les êtres humains se formaient et qui constituaient de fait pour eux un premier moyen de "gérer" l'incertitude où ils avaient conscience de se trouver. Pourtant le "magicien de Cambridge" avait proposé des voies pour les cerner:

"How do we manage in such circumstances to behave in a manner which saves our faces as rational, economic men? We have devised for the purpose a variety of techniques, of which much the most important are the three following:

(1) We assume that the present is a much more serviceable guide to the future than a candid examination of past experience would show it to have been hitherto. In other words we largely ignore the prospect of future changes about the actual character of which we know nothing.

(2) We assume that the *existing* state of opinion as expressed in prices and the character of existing output is based on a *correct* summing up of future prospects, so that we can accept it as such unless and until something new and relevant comes into the picture.

(3) Knowing that our own individual judgment is worthless, we endeavour to fall back on the judgment of the rest of the world which is perhaps better informed. That is, we endeavour to conform with the behavior of the majority or the average. The psychology of a society of individuals each of whom is endeavouring to copy the others leads to what we may strictly term a *conventional* judgment.

Now a practical theory of the future based on these three principles has certain marked characteristics." (Keynes, 1937, *op. cit.*, p.214)

Le fait est qu'à partir de la décennie 1950, les "monétaristes" ont compris, eux, l'importance à attacher à la question des espérances morales, en particulier, des "anticipations inflationnistes", et à

³⁵ Là se trouve une des raisons pour lesquelles Vaughn parle des divers courants.

³⁶ On ne saurait trop souligner la traduction française - malheureuse - du mot "expectation" par "anticipation", au lieu d'espérance morale, voire parfois d'"espérance mathématiques d'espérances morales" !

la mesure empirique de celles-ci. A l'extrême, l'"Ecole de Chicago" va se faire connaître pour les travaux de ses membres sur le sujet (par exemple, Cagan et les "anticipations adaptatives", etc.).

Et j'ai tendance à voir dans leur démarche et dans l'attrait qu'elle a suscité ce qui va ouvrir les yeux des keynésiens et les amener à parvenir à en tirer parti, à leur tour, dans les décennies suivantes.

Tout cela a fait fleurir l'hypothèse des "anticipations rationnelles"³⁷ et conduisit à ce que finalement les écoles monétariste, néoclassique et keynésienne convergent avant de s'interpénétrer le moment du "consensus macroéconomique" venu:

"The notion of rational expectations is no longer controversial among macroeconomists. Although the debate over rules versus discretion continues, time inconsistency is generally acknowledged to be a serious problem with the use of discretionary policy. Most fundamentally, almost all macroeconomists agree that basing macroeconomics on firm microeconomic principles should be higher on the research agenda than it has been in the past." (Mankiw, 1988, p. 447).

Il est à souligner qu'à l'opposé, pour les économistes de l'Ecole autrichienne, l'hypothèse des anticipations rationnelles est tout simplement inconcevable. Ainsi, et par exemple selon Hans Hermann Hoppe (1996):

"Le plus important est quand même que le modèle des "anticipations rationnelles" de l'homme comme machine dotée d'une connaissance parfaite des distributions de fréquence relative de toutes les classes futures éventuelles des "actions" [...] cette représentation-là est condamnée par des contradictions internes irrémédiables." (Hoppe) Les êtres humains ont, chacun, les espérances morales qu'ils se forment avec incertitude, cela suffit pour développer la praxéologie et la théorie économique. Peu importe la mesure empirique, l'absence de celle-ci n'est en aucun cas un obstacle à l'utilisation du concept dans un raisonnement. D'ailleurs, si besoin est, des compartiments du processus de marché (à savoir des marchés organisés, spot ou non spot) fournissent des informations dont on peut tirer des indicateurs pratiques de celles-ci. N'est-ce pas le plus important ?

4. Conclusion.

J'ai écrit en introduction que, dans la décennie 1970, pour familiariser les étudiants avec la théorie monétariste, le professeur Salin avait été en butte à des attaques de "chers collègues" et j'ai laissé entendre qu'il avait été "haï" pour enseigner la théorie abhorrée. Je préciserai maintenant compte tenu de ce j'ai décrit ci-dessus que cela s'est fait "étant donnée la rumeur que la théorie monétariste aurait pour fondement le marché libre". Aujourd'hui, dans la décennie 2000, le monétarisme et le néo keynésianisme de "x-ième" génération ont fusionné, le tout s'est allié à une théorie néoclassique à l'intérieur de frontières délimitées par le "consensus", par les mœurs dominantes³⁸. On s'attendrait donc à ce que les attaques ne soient plus qu'un souvenir guère glorieux pour leurs instigateurs.

Mais la rumeur était fautive. Et Pascal Salin a passé la vitesse supérieure et contribué par ses activités, non plus à la divulgation de la théorie monétariste, mais à la connaissance et au développement de la science économique sur la base des principes de l'Ecole autrichienne³⁹. Il se situe donc toujours dans une Ecole autre que celle de certains "chers collègues" moins soucieux de science que de contraindre leurs semblables, éperdus qu'ils sont désormais dans le "consensus" ou

³⁷ Rappelons en passant que :

"At first there was much resistance to the RE [rational expectations] hypothesis, partly because it initially was associated with the policy-ineffectiveness proposition. But, it gradually swept the field in both macro and microeconomics, primarily because it seems extremely imprudent for policy analysis to be conducted under the assumption that any particular pattern of expectational errors will prevail in the future—and ruling out all such patterns implies RE." (McCallum, 1999, pp. 3-4)

³⁸ Cf. par exemple Meyer (2001), en particulier, son paragraphe "The Consensus Macro Model: Monetarism Without Money ?"

³⁹ Dernier en date à ma connaissance, Salin (2005).

dans le dédale de tel ou tel domaine qu'ils jugent en faire partie: "il sera donc soumis à la même vindicte !".

Dernière épisode en date: le "concours d'agrégation de l'enseignement supérieur de sciences économiques de 2003-04".

Le professeur Salin avait reçu du Premier ministre en exercice la présidence du jury du concours sur la base de l'application de la règle traditionnelle – souvent non respectée dans le passé ! - : "le plus ancien dans le grade le plus élevé". Des "chers collègues" tenteront, à plusieurs reprises, un coup d'Etat sans précédent dans l'histoire universitaire française contre le président et le jury que celui-ci avait constitué. Cela ne débouchant pas, ils se replieront, à défaut, sur la tentative de déstabiliser à la fois les candidats au concours, le président et les membres du jury à l'occasion de la parution de résultats intermédiaires, ceux de la première épreuve d'admissibilité, en s'appuyant sur Internet et des médias bien connus pour la désinformation quotidienne qu'ils exercent.

Etant donné l'"affaire", Hervé Novelli, député de l'Assemblée Nationale, se fera un honneur, à l'occasion d'une séance hebdomadaire de questions au Gouvernement⁴⁰, d'interroger le ministre de l'éducation nationale sur de tels agissements. Le ministre étant empêché, ce sera le secrétaire d'Etat qui lui donnera une réponse non seulement en décalage avec la question mais encore en confondant le concours en question avec le "concours de l'agrégation d'économie et de sciences sociales du secondaire"⁴¹. Il conclura sa réponse défaillante par une pirouette: "l'opposition manque de souffle aux affaires, mais ici elle ne manque pas d'air".

Je conclurai, pour ma part, le présent texte sur cet épisode à quoi a conduit l'imperturbable opposition de Pascal Salin à l'ignorance de la science économique entretenue en France en espérant qu'il a révélé, sinon au grand public, au moins à tous ceux qui ont été informés de la teneur des propos à cette séance de l'Assemblée nationale, qu'il existe en France des universitaires qui s'érigent en autorité dont à la fois ils usurpent la fonction et traînent dans l'opprobre le principe, à savoir la clairvoyance, pour tenter d'influencer certains de leurs collègues et de nuire à d'autres. Il a fait apparaître qu'à cause de tels comportements, les économistes universitaires ne disposent pas, ou SI peu, de la seule ressource nécessaire à l'ascension de la science économique, à savoir la liberté.

Georges Lane
25 septembre 2005

Références bibliographiques.

- Bastiat, F. (1850) *Harmonies économiques*, dans Paillotet, P. (ed.), *Oeuvres complètes de Frédéric Bastiat*, tome 6, Guillaumin et Cie., Paris, 1864.
- Bourricaud, F. et Salin, P. (1988), *Présence de Jacques Rueff*, Plon, Paris.
- Colander, D. (2000a), "New Millennium Economics: How Did It Get This Way, and What Way Is It?", *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 14, No. 1, Winter, pp.121-132.
- Collander, D. (2000b), "The Death of Neo-Classical Economics", *Journal of the History of Economic Thought*, avril.
- Espinas, A. (1890) "Les origines de la technologie", *Revue Philosophique*, 15ème année, XXX, pp.114-115.
- Friedman, M. (1956), "The Quantity Theory of Money: A Restatement", in Friedman, M. (ed.), *Studies in the Quantity Theory of Money*, Chicago University Press, Chicago, pp.3-21.
- Friedman, M. (1957), *A Theory of Consumption Function*, Princeton University Press, Princeton.

⁴⁰ Séance du mercredi 3 mars 2004.

⁴¹ Lequel n'a strictement rien à voir avec le concours en question.

- Friedman, M. (1970), "A Theoretical Framework for Monetary Analysis", *The Journal of Political Economy*, 78, 2, mars-avril, pp.193-238.
- Giboin, M., Lafay, J.D. et Salin, P. (1969), *Le Franc contre l'expansion*, Cujas, Paris.
- Hafer, R.W. et C. Wheelock, D.C. (2001), "The Rise and Fall of a Policy Rule: Monetarism at the St. Louis Fed, 1968-1986", *Federal Reserve Bank of Saint Louis Review*, janvier-février, pp. 1-24.
- Hayek, F. *et alii* (1939a), *Economie dirigée en régime collectiviste*, Librairie de Médecis, Paris
- Hayek, F. (1939b), "Nature et historique du problème" dans Hayek, F. *et alii*, *op.cit.*, pp.11-48.
- Hayek, F. (1939c), "Etat actuel de la discussion" dans Hayek, F. *et alii*, *op.cit.*, pp. 203-243.
- Hayek, F. (1949), "Les Intellectuels et le Socialisme", *University of Chicago Law Review*, vol 16, n°3, spring, pp. 417-433
- Hayek, F. (1978) *Denationalisation of Money – The Argument Refined*, The Institute of Economic Affairs (Hobart paper special 70), Londres.
- Hayek, F. (1979), préface à Salin, P. (1980), "*L'unité monétaire au profit de qui?*", Economica, Paris.
- Hoppe, H.H. (1996), "L'Ecole autrichienne et son importance pour la science économique moderne", site internet de Hoppe: traduction en français de F. Guillaumat.
- Jeleva, M. (2000), "Background Risk, Demand for Insurance and Choquet Expected Utility Preferences", *The Geneva Papers on Risk and Insurance Theory*, 25, pp.7-28
- Keynes, J.M. (1937), "The General Theory of Employment", *The Quarterly Journal of Economics*, 51, 2, février, pp.209-223.
- Keynes, J.M. (1969), *Théorie de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, Paris.
- Lane, G. (1984) "Chronique", *Economies et Sociétés*, tome XVIII, 1984, pp.151-160
- Mankiw, G. (1988), "Recent Developments in Macroeconomics: A Very Refresher Course", *Journal of Money, Credit and Banking*, 20, 3, août, pp.436-449.
- McCallum, B.T. (1999), "Recent Developments in the Analysis of Monetary Policy Rules", *Federal Reserve Bank of Saint Louis Review*, novembre-décembre, pp.3-11.
- Meyer, L.H. (2001) "Does Money Matter ?", *Federal Reserve Bank of Reserve Review*, septembre-octobre, pp. 1-15.
- Mises, L. (von) (1938) *Le socialisme, étude économique et sociologique*, Éditions M.-Th. Génin (Librairie de Médecis), Paris.
- Mises, L. (1966), *Human Action (A Treatise on Economics)*, Henry Regnery, 1ère ed. 1949, xviii + 908p.
- Obstfeld, M. et Rogoff, K. (2000), "The Six Major Puzzles in International Macroeconomics: Is There a Common Cause?", NBER Working Paper, No. 7777, juillet.
- Patinkin, D. (1981), *Essays On and In the Chicago Tradition*, Duke University Press, Durham N.C.
- Pilisi, D. *et alii* (1965), *Une contribution à la théorie du revenu permanent*, Presses universitaires de France (coll. travaux et recherches, série "sciences économiques"), Paris.
- Poole, W. (2002), "Eulogy for Darryl R. Francis, 1912-2002", *Federal Reserve Bank of Saint Louis Review*, mars/avril, p.1.
- Robine, M. (1970), "Compte rendu de ' Giboin, M., Lafay, J.D. et Salin, P. (1969) *Le Franc contre l'expansion*, Cujas, Paris'", *Revue Economique*, XXI, 6, novembre, pp.1024-25.
- Romer, D. (2000), "Keynesian Macroeconomics without the LM Curve", *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 14, No. 2, Spring, pp. 149-169.
- Rothbard, M. (2002), "Friedman Unraveled", *Journal of Libertarian Studies*, 16, no. 4, pp. 37–54 ; publié à l'origine dans *The Individualist*, 1971.
- Rothbard, M. N. (1991), *Economistes et Charlatans*, Les Belles Lettres (coll. Laissez faire), Paris.
- Rueff, J. (1947), "Les erreurs de la Théorie Générale de lord Keynes", *Revue d'Economie Politique*, 57, janvier-février, pp. 5-33.

- Rueff, J. (1961), "Turgot éclairé par Edgar Faure ou Edgar Faure éclairé par Turgot", préface à Faure, E. (1961), *La disgrâce de Turgot*, Librairie Gallimard, Paris, pp. 7-15.
- Rueff, J. (1976), "La fin de l'ère keynésienne", *Le Monde*, 19 et 20/21 février ; réédité dans E.M. Claassen et G. Lane (eds.), *Oeuvres complètes de Jacques Rueff*, tome III: *Politique économique*, livre 1, Plon, Paris, 1979.
- Salin, P. (1965), "Revenu permanent et cycle vital" dans Pilisi, D. *et alii*, *op.cit.*, pp.11-72.
- Salin, P. (1980) "*L'unité monétaire au profit de qui?*", *Economica*, Paris.
- Salin, P. (2005), "The Gap between Austrian Economics and the Mainstream" New-York University (Department of economics: Colloquium on market institutions and economic processes), New-York, March 21.
- Solow, R.M. (2000), "Toward a Macroeconomics of the Medium Run", *Journal of Economic Perspectives*, 14, 1, winter, pp.151-158.
- Vaughn, K.I. (2000) "The Rebirth of Austrian Economics: 1974-99", *Institute of Economic Affairs*, Londres, mars, pp. 40-43.
- Wolfesperger (1977), "De la contestation de l'orthodoxie à la tentation du sociologisme chez les économistes", séminaire J.B. Say, mai, 49p. ; publié dans la *Revue française de sociologie*, la même année.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.daneprairie.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.